

Qui, lorsqu'un vent, chargé de parfums inouis,
 Passe en rasant le sol de son aile et se glisse
 Léger comme un brouillard et frais comme un calice,
 Se penchent sans effort, aspirant les senteurs
 Qui s'échappent des flots, des feuilles et des fleurs ;
 De même ces soldats, pour recevoir du prêtre
 Le signe du pardon et le dernier peut-être,
 Courbèrent leurs fronts nus au soleil d'or brunis,
 Et mirent un genou sur terre.

O mon pays !

Le sang de tes aïeux gonfle encor tes artères,
 Et tes fils d'aujourd'hui sont dignes de leurs pères !
 Un siècle de repos n'a pas pu le rouiller
 Ton glaive, et les rayons qu'il faisait scintiller,
 Eblouissent encor nos ardentes prunelles.
 Tes batailles d'hier ont déployé leurs ailes,
 Et toutes, accourant au son de leurs tambours,
 Soufflent dans nos clairons l'esprit des anciens jours.
 O mon pays, tu sais allier au courage
 Ta foi, ce don divin, ce splendide héritage
 Que trois cents ans vaincus, mais de gloire remplis,
 Nous ont transmis intègre et si pur dans leurs plis.
 Et quand revient encor la lugubre mêlée,
 Quand sous les cieux, la mort, livide, échevelée,
 Voltigeant au-dessus des sombres bataillons,
 Dans leurs rangs épaissis trace d'affreux sillons,
 Tu sais, ô mon pays devant qui l'on s'incline :
 Devant le Dieu de Jeanne et le Dieu de Bouvine,
 Devant Celui qui fixe et règle les combats,
 Tu sais te prosterner le jour où tu te bats.

.

Le prêtre alors leva sa main de pardon pleine :
Ego vos absolvo, dit-il.

Et de la plaine

Pendant qu'il prononçait ces paroles qui font,
 Mystère auguste et saint, tomber du ciel profond
 La clémence divine en céleste rosée,
 Monta comme un encens vers la voûte irisée.

On eut dit qu'une haleine ineffable passait.
 Et les grands bois perdus où le jour se berçait,